

L'ECHO DE LA FRANCE.

VALENTINE.

NOUVELLE.

PREMIÈRE PARTIE

I

On était dans la seconde quinzaine d'août. M. du Breuil, riche propriétaire foncier, venait de jeter un coup-d'œil sur ses abondantes récoltes et il rentrait à sa maison de campagne au moment où le soleil commençait à décliner à l'horizon.

—Valentine, es-tu prête ? dit-il en s'arrêtant sur le seuil.

—Oui, mon père, répondit une jeune fille, et je viens de dire à Jean d'atteler.

M. du Breuil hésita un instant, car il revenait des champs et craignait de salir le salon. Mais ébloui, attiré malgré lui, il s'avança vers sa fille en l'admirant des yeux.

—Quelle toilette ravissante ! dit-il pour ne pas exprimer trop crûment à Valentine combien il la trouvait jolie.

Mais il savait bien, l'heureux père, que ce n'était pas la toilette qui était belle, mais sa fille.

Il l'embrassa sur le front en disant :

—Je vais m'habiller. Nous avons le temps. Nos voisins ne dînent qu'à six heures.

Avant de sortir il ajouta, un peu maladroitement peut-être, comme font souvent les pères :

—Ah ! mignonne, tu as des intentions hostiles ; tu veux faire des conquêtes !

Puis il monta les escaliers très-content de lui.

—Je la prépare, murmura-t-il ; je la prépare.

Reste à savoir si les jeunes filles ont besoin d'être préparées à ce grand acte du choix d'un époux. Ce n'est pas probable.

Mademoiselle du Breuil avait un genre de beauté bien rare de nos jours, parce que la nature n'en est pas prodigue, et parce que la vie mondaine en dérrange parfois le complet épanouissement. Si l'on rencontre assez souvent la forme accomplie, il faut presque toujours renoncer à trouver en même temps